**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 70 (1931)
**Heft:** 43

**Artikel:** Malentendu
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-224169

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 18.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Lausanne — 70me Année N° 43 Samedi 24 octobre 1931

# CONTEUR VAUDOIS

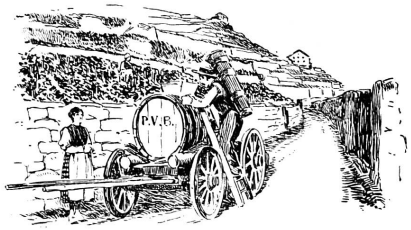
FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.




## LE TEMPS ET NOUS

AVANT-HIER, malgré les feuilles jaunes qui tournoyaient entre les arbres de nos avenues et malgré le calendrier qui prétend que nous sommes en automne, le soleil était là, jovial, chaud, presque puissant. Une vraie journée de printemps qui avait suivi d'autres belles journées !

Et malgré tout, nous n'étions pas satisfaits ! Certes le soleil s'était fait attendre tout l'été. Nous l'avions appelé vainement pendant les vacances, mais puisqu'il était venu nous aurions dû l'accueillir comme un bon frère retrouvé.

Non ! Nous étions maussades. Oubliant qu'octobre aurait pu nous envoyer quelques giboulées glaciales, son grand vent qui perce les vêtements d'arrière-saison, des rhumes, des angines, des bronchites et toute la noire théorie de l'automne, nous jugions que le soleil n'était venu que pour nous narguer et qu'il nous regardait avec ironie.

Il faisait l'objet des conversations, mais celles-ci étaient peu amènes, pleines de regrets et d'amertume. On parlait des journées perdues, durant les vacances, le front collé à la fenêtre que la grande pluie lavait à l'extérieur ; on rappelait ces projets qu'on aurait réalisés si le soleil s'était installé dans le ciel deux mois plus tôt.

Nous nous sommes empêtrés dans de mauvais souvenirs et, délibérément, nous avons perdu ainsi le profit de quelques journées très belles, très saines — les dernières peut-être de l'année — que nous pouvions goûter pleinement si nous avions vécu avec le présent, si nous avions pris — suivant l'expression — le temps comme il vient.

Les sombres souvenirs et les craintes prématurées nous gâtent bien des joies.

C'est le moment de rêver au printemps qui viendra, dans quelques mois, faire la nouvelle toilette à la terre. C'est le moment de relire « Uilenspiegel » dont la vieille et sage philosophie est encore d'actualité. *R. G.*

**Malentendu.** — La caisse est large, haute, lourde. Elle bouche l'entrée de l'allée de la maison, d'où un homme, suant sang et eau, ne peut, malgré les efforts de ses bras solides, arriver à la faire bouger d'une ligne.

Passe un grand gaillard aussi bien découplé que le premier ; pris de compassion pour le camarade qu'il voit s'épuiser vainement, il met rapidement veste bas et s'arcboute de son côté contre la caisse.

Les deux hercules unissent leurs efforts ; leurs faces se congestionnent, leurs veines gonflent, leurs muscles se tendent à craquer. Tout cela en pure perte : la caisse ne bouge pas !

Ils s'arrêtent, haletants, se contemplant l'un et l'autre en hochant la tête.

— Ben, mon vieux, fait le nouvel arrivé, faut qu'elle soit lourde pour qu'à nous deux on ne puisse pas la faire entrer !

— Entrer ! Mais, ballot, il ne s'agit pas de la faire entrer, il s'agit de la faire sortir !

## ON RAI GUIE NION N'A ENCO PU DETRÔNA

VO sédè prâo que du quoque z'annaïes lè râi et lè z'empereu s'ein sont vu dè tote rude : lè Russes l'ont fusilli lâo tsar Nicolas avoué sa fenna et sè z'einfants ; lè z'Allemands l'ont envouyî lào Guillaume à l'étrandzî, io l'a dû se mettre à tsappllatâ dâo boû ; l'empereu dâi z'Autrichiens l'a dû assebin se châovâ ; mimameint que lè venu tsî no quoque tein, mâ n'a pas su restâ tranquillo et l'a dû fotre lo camp ; lo râi d'Espagne lè ein condzî, prâo su po grand tein, et on moue d'autro ne sant pas pllie râi que vo âo mè.

L'ein restè tot parâi ion que nion n'a pu détrônâ et que coumandè pertot dein lo mondo, et tsacon, ein Amérique commeint tsi no, dussè obéi ; lâi a pas de nani. Ne sèr de rein dè bougônnâ, de recriminâ, de discutâ2: n'a min d'orollhiès et ne vo z'oû pas. Ne parlè que per signe, mâ que cein vâo à derè : faut martsi, âo bin crevâ ! Et tsacon martse drait. Faut senâ, faut hertsî, faut eindzerbâ, faut battre, faut menâ âo mônnâi, faut eimpatâ, faut fére âo fo.

Lè po lâi fére plliaisi que lè z'hommo l'ant inveintâ lo fautsi, la pâlla carraïe, et la bérouette et ti le z'uti, mimameint lè tracteu, lè z'ermana et la T. S. F., commeint diant ; lè por lhi qu'on a fè lè lâivro et lo *Conteu*, que *lâi a* dâi regents, dâi notéro et dâi z'avocats.

L'a permet que lâi aussè dâi partis, de la politica, dâi votè, dâi congrès ; mâ radicaux, libéraux, socialistes, assebin lè communistes, dussont lo servi sein bargagnî, et to lo drâi.

Lè po ci maître que ne badenè pas que lè z'hommo — et lè fennès — du que lo mondo est lo mondo, se battant, se disputant, ant dâi procès et dâi dierrè. Mâ l'è po lhi assebin que l'ant inveintâ lo jambon, la sâocesse âi tchou et lo Dezalây.

Mâ lè lo momeint que vo diesso lo nom de ci râi qu'on n'a pas enco pu déguelhî et que seimblié pllie solido que jamé. Lè *Pétro*[1] *Premi*, qu'on l'ai dit et vo lo cognaîte prâo, câ tot coumeint mè, vo z'a falliu vo z'eingadzi à son serviço dû la menute que vo îtes eintrâ dein sti mondo. Et vo zâi dû reteni lo mot dè passe : *Tot po lo Pétro !* *Sami.*

[1] Le ventre.

## LA TASSE DE THÉ

UN de mes amis m'avait dit :

— Ma femme, qui compose de la très jolie musique, offre demain à ses relations un grand thé-concert. Tu devrais bien y assister, ça nous ferait un plaisir énorme.

Je me méfie de la musique de dame et j'ai horreur du thé. Mais il y a des corvées qu'on n'a pas le droit d'esquiver. Et puis, je me disais que, peut-être, ce thé-concert ne serait pas exclusivement voué au thé et qu'un bon verre de vin...

Hélas ! tout le monde était au thé et je n'ai pas osé faire autrement que tout le monde. Mais cela ne m'a réconcilié ni avec la musique de dame ni avec le thé. Et je me suis juré d'entreprendre sans délai une furieuse croisade contre le thé qui endort et donne des idées noires, contre le thé qui est une boisson affreusement ibsénienne.

Il y avait, tout autour de moi, des gens très bien — en apparence tout au moins — qui ne semblaient pas se douter qu'il pût y avoir d'autre liquide à avaler que du thé. Mais ce qu'ils avaient l'air de s'ennuyer ! Graves et les yeux au ciel, ils écoutaient, la mort dans l'âme, les trouvailles harmoniques de la maîtresse de maison. A un certain moment, sur un air de tango, quelques jeunes gens, romantiques amis de la danse, se mirent à tourner, tristement et mollement élancés, comme des couples désespérés qui glisseraient vers le Styx.

Parbleu ! c'est que le thé engourdit et navre l'humaine nature. C'est le thé qui a donné aux Slaves cet inconcevable fatalisme dont abusent, depuis des années, quelques fumistes ténébreux. Si les Anglais aimaient un peu moins le thé, la livre sterling ne serait peut-être pas où elle est aujourdhui. Ne nous y trompons pas, si les Chinois sont amorphes et sans volonté, c'est que la blonde eau chaude est passée par là.

Et voici que, maintenant, le thé, ce sale microbe, médite de paralyser la plus noble partie de notre jeunesse.

Quand je pense que nous possédons de si bons vins et qu'un bon verre de chez nous nous répand dans le corps tant de soleil et de poésie, il me paraît impossible que le thé ait jamais pu s'implanter dans notre patrie.

Allons, « moins de trente ans », secouez résolument le joug du thé si vous voulez définitivement écarter du pays les maux qui accablent aujourd'hui une bonne partie de l'humanité !

**Pianiste.** — Eh bien ! madame Bidou, votre fille fait-elle des progrès au piano ?

— Non. Voilà deux ans qu'elle étudie et elle ne sait encore rien. Il faudra que je lui achète un autre piano.

## LE ROMAN DE LA POUBELLE

SUBREPTICEMENT, silencieusement, clandestinement, sur la pointe des pieds, l'oreille au guet, Marie-Rose transportait journellement de son sixième, au rez-de chaussée, la poubelle de la famille.

Depuis que la famille n'avait plus de bonne, depuis que les moyens de la famille ne lui permettait plus d'avoir de bonne, Marie-Rose faisait ce voyage chaque soir, le cœur battant, comme une voleuse dans la nuit. Elle n'allumait point l'électricité, elle préférait l'obscurité et les dangers de l'obscurité, et même les dangers d'une chute dans l'obscurité. De la lumière ?... Oh non... si on la voyait... Quelle calamité... Et clandestinement, subrepticement, sur la pointe des pieds, l'oreille au guet, chaque soir elle transportait sa poubelle (vulgairement appelée seau à ordures... mais comment se résigner à employer des mots pareils...).

Sa fierté pas trop bien placée, son brin de snobisme, lui rendaient sa tâche quotidienne et nocturne bien pénible. Mais comme elle était bonne fille, comme elle avait bon cœur, comme elle n'était pas trop égoïste, elle préférait son martyr à la pensée que sa sœur aînée ou sa mère auraient à faire cette corvée si elle ne s'en char-